s, avec un beau portrait gravé sur acier.

GALERIE

DES

CONTEMPORAINS ILLUSTRES,

PAR

UN HOMME DE RIEN.

[Louis de Loménie]

Laissons là les théories pour ce qu'elles valent. En histoire comme en physique, ne prononçons que d'après les faits.

— CHATEAUBRIAND —

94e LIVRAISON.

(10e du 8e vol.)

M. DUPUYTREN.

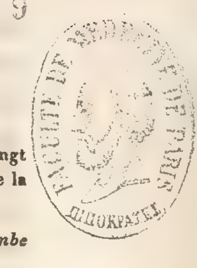
PARIS,

A. RENÉ ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,

Rue de Seine-Saint-Germain, 32.

[1840-1847]





M. DUPUYTREN.

Il n'est plus celui qui, pendant plus de vingt ans, porta d'une main si ferme le sceptre de la chirurgie française.

Discours de M. Bouillaud sur la tombe de Dupuytren.

Pierre-Buffière est un petit bourg situé à quatre lieues de Limoges, qui ressemble à la plupart des bourgs du Limousin, c'est-à-dire qu'il est pauvre, boueux, mal bâti, encombré de quadrupèdes et de volatiles, chiens, cochons, oies, canards, poules, qui errent librement sur la voie publique et mêlent leurs chants harmonieux aux cris perçants d'une troupe d'enfants vêtus comme des lazzaroni, mais beaucoup plus joyeux que des princes.

Au siècle dernier, cette physionomie d'un bourg limousin était encore bien plus accentuée qu'aujourd'hui, car la civilisation commence à pénétrer même dans ces parages. Les masures recouvertes en chaume disparaissent peu à peu devant elle, au

moins dans les bourgs ; représentée par M. le maire et MM. du conseil municipal, la civilisation lutte assez vaillamment contre les tas de fumier, les cloaques et les immondices ; elle travaille à élargir, à aligner, à assainir des rues tortueuses, étroites et fangeuses. Si elle n'a pu parvenir encore à reléguer dans les basses cours les sangliers domestiques, ces compagnons favoris du Limousin, elle force du moins les propriétaires de ces charmants animaux à les suivre la gaule en main sur la voie publique, où ils viennent chercher leur pâture, ce qui donne au bourg l'aspect d'une bergerie digne du pinceau de Florian. La civilisation commence à paver au moins la principale rue ; à la vérité, c'est souvent un pavé de cailloux pointus qui déchirent les pieds, mais enfin c'est du pavé ; il n'est pas jusqu'au paysan limousin qu'elle n'ait corrompu au point de faire naître en lui le besoin artificiel d'une paire de souliers pour le dimanche, et d'un immense parapluie de trois francs en cotonnade bleue, sous lequel il aime à poser avec un air de sensualité dont s'indignent sans doute les ombres de ses ancêtres, vieux Romains auxquels les souliers et le parapluie n'étaient pas

moins inconnus que la langue française. Enfin, il faut espérer que, si la civilisation continue à marcher du même pas, il ne se trouvera bientôt plus dans le département de la Haute-Vienne un seul chef-lieu de sous-préfecture où l'on ne puisse s'aventurer le soir dans les rues sans lanterne.

Quoi qu'il en soit, à l'époque où commence cette histoire, dans la fameuse année 1789, le bourg de Pierre-Buffière offrait en couleur locale dans le genre irlandais tout ce qu'un amateur peut désirer; un joyeux bataillon d'enfants déguenillés, en sabots ou pieds nus, disputaient bruyamment la possession de la place publique aux quadrupèdes et volatiles énumérés plus haut, lorsqu'on entendit tout à coup résonner dans le lointain des fanfares de trompettes et retentir des piétinements de chevaux. A ces sons inaccoutumés, le bourg entier fut en émoi, tandis que toutes les fenêtres se garnissaient de têtes coiffées de bonnets plats à longues barbes, de larges chapeaux, ou de bonnets de coton, les enfants qui jouaient sur la place se précipitèrent en poussant de joyeuses clameurs du côté de la grande route, et bientôt l'on vit s'approcher le plus grand événement qui pût agiter

Pierre-Buffière : c'était un régiment de cavalerie qui venait de Toulouse et se rendait à Paris.

En jetant un regard distrait sur tous ces enfants qui se pressaient autour des chevaux, les uns criant comme des aiglons affamés, les autres contemplant le défilé avec une admiration silencieuse, un capitaine, nommé Keffer, remarqua un garçon de douze ans, grand, vigoureux, bien tourné, dont la figure était si belle et la physionomie si animée, si expressive, que, profitant d'une halte du régiment, il descendit de son cheval, s'avança vers lui et lui adressa quelques questions; l'enfant y répondit avec autant d'esprit que d'assurance. La conversation s'engagea, et l'officier, de plus en plus charmé, finit par proposer à son jeune et rustique interlocuteur de l'emmener avec lui à Paris. Guillaume, c'était le nom de l'enfant, déclara qu'il ne demandait pas mieux, et il s'empressa de conduire l'officier au logis paternel, afin qu'il obtînt le consentement de son père. Le bonhomme, sans être un des plus pauvres habitants du bourg, n'était pas un des plus riches ; il avait une assez nombreuse famille, et cependant il tenait d'autant plus à garder son fils aîné qu'on

le lui avait déjà enlevé une fois. Il raconta à l'officier que neuf ans auparavant un monsieur et une dame, traversant le bourg en chaise de poste, et séduits comme lui par la beauté du petit Guillaume, alors âgé de trois ans, s'en étaient emparés sans autre forme de procès, qu'il avait été obligé de poursuivre le couple ravisseur jusqu'à Toulouse, et qu'il avait eu toutes les peines du monde à se faire restituer son enfant.

Cette singulière coïncidence ne servit qu'à rendre plus vives les instances de M. Keffer ; il fit sentir au père de Guillaume qu'il y avait là quelque chose qui ressemblait à de la prédestination, que la Providence devait avoir des vues sur son fils, puisqu'elle s'obstinait ainsi à venir le prendre par la main. Il avait justement un frère, principal du collége de la Marche à Paris; il se chargeait de placer l'enfant dans ce collége, et, pour dissiper toutes les inquiétudes du père, il lui offrit d'accompagner lui-même son fils. Le projet ainsi présenté fut agréé, et, au bout d'une quinzaine de jours, le père de Guillaume installait son fils au collége de la Marche et regagnait ses pénates en l'abandonnant à sa destinée.

Trente ans plus tard on voyait tous les matins à six heures arriver au parvis Notre-Dame, quelquefois en cabriolet, mais le plus souvent à pied, un homme de haute taille dont la figure imposante d'énergie et de fierté, dont le regard sévère et dur, parfois même dédaigneux et amer, inspirait autour de lui un respect mêlé de crainte. Vêtu d'ordinaire avec une négligence extrême, il portait un mauvais chapeau, un habit vert râpé, et ses bas tombaient souvent sur ses talons ; ainsi accoutré, il n'en gravissait pas moins les marches du perron de l'Hôtel-Dieu avec la majesté d'un souverain entrant dans sa capitale ou d'un amiral montant à l'échelle de son vaisseau. A son passage tous les fronts s'inclinaient, et, quelques minutes après son entrée, on l'apercevait de nouveau traversant la galerie du rez-de-chaussée, décoré du grand tablier chirurgical, entouré de son état-major, suivi d'une foule nombreuse et se dirigeant vers une des salles des malades, toujours du même pas lent et majestueux. En entrant dans chaque salle, il s'arrêtait pour sonner une cloche fixée au mur près de la porte ; la foule s'écartait respectueusement, les internes et

externes attachés au service de la salle se rangeaient en ligne ; le maître prenait le tableau suspendu à une colonne en face de lui et faisait l'appel : malheur à quiconque ne se trouvait pas à son poste ; il le rayait à l'instant du tableau ; on dit même qu'on le vit quelquefois dégrader publiquement un externe insubordonné, négligent ou maladroit, en lui arrachant de sa main le tablier de service.

Ce maître redouté autant qu'admiré, ce roi absolu de l'Hôtel-Dieu, ce prince de la chirurgie française aux leçons duquel affluait la jeunesse de tous les pays, ce praticien célèbre que l'on venait consulter de toutes les parties du monde et qui est mort six ou sept fois millionnaire après avoir mené la plus pénible, la plus agitée, la plus dévorante, la plus glorieuse et en même temps la plus malheureuse existence qui se puisse imaginer, c'était Guillaume Dupuytren, c'était l'enfant que nous avons vu tout à l'heure quitter son bourg natal sous les auspices d'un protecteur inconnu.

Placé, comme nous l'avons dit, au collége de la Marche, il y fit d'assez bonnes études, qui fu-

rent un peu abrégées par la Révolution. En 93, le collége de la Marche fut fermé, et Dupuytren, qui avait alors seize ans, se trouvant sans ressources à Paris, repartit pour sa province à pied, le sac sur le dos, ayant tout juste assez d'argent pour vivre en route, et vint rejoindre sa famille qui s'était fixée à Limoges. Là, son père le somma de choisir une profession, et comme le jeune homme hésitait, il décida qu'il serait chirurgien, et le renvoya à Paris presque aussi léger d'argent qu'il en était venu.

« Je tiens de bonne source, dit M. Cruveilhier, que, s'il avait été libre, Dupuytren aurait opté pour la carrière des armes, et l'armée française aurait compté un grand capitaine de plus, car Dupuytren était un de ces hommes supérieurs, un de ces hommes d'entendement, comme les appelle Bossuet, qui ne peuvent jamais rester en seconde ligne, et dont l'immense capacité est également apte à marcher sur toutes les voies de l'intelligence. A peine étudiant en médecine, déjà Dupuytren a mesuré toute l'étendue de sa carrière. Il comprend bientôt que l'anatomie est la base de tout l'édifice médical, et il s'y livre avec

ardeur. L'adresse de ses mains sert merveilleusement son intelligence, si toutefois l'adresse est autre chose que l'intelligence pratique, et d'habiles dissections préparent le grand opérateur.

Nommé au concours prosecteur (préparateur des pièces d'anatomie) de l'Ecole de Santé, à l'âge de dix-huit ans, il prélude à l'enseignement par des leçons particulières dont la modique rétribution l'aide à s'affranchir de l'état de gêne, de dénûment, où le laissaient quelquefois ses parents. Ce dénûment dépassa tout ce qu'on peut imaginer; un jour il écrivit à sa mère de lui envoyer 10 écus, dont il avait le plus pressant besoin; la réponse fut d'une sécheresse, d'une dureté qui fait mal : « Dix écus ne se trouvent point sous le pied d'une vache; tu t'en passeras. » Celui qui devait posséder un jour plusieurs millions fut réduit à vivre pendant six semaines de pain et de fromage (1).

On raconte que, dans un de ces moments de détresse, l'étudiant fut visité dans sa mansarde

(1) J'ai fait usage, pour cette notice, de divers travaux intéressants publiés sur Dupuytren par les docteurs Cruveilhier, Vidal (de Cassis) et Isidore Bourdon.

par Saint-Simon, le dieu futur, qui, à l'opposé de Dupuytren, devait mourir pauvre après avoir été élevé dans l'opulence. Saint-Simon était généreux ; il avait deviné le génie du pauvre étudiant ; en le voyant travailler dans son lit faute de bois pour se chauffer, il se sent ému, glisse furtivement dans le tiroir d'une table boiteuse un rouleau de 200 francs, et s'en va. Après son départ, le jeune Dupuytren, déjà honteux d'avoir été surpris dans sa misère, se lève, aperçoit le rouleau, se révolte à l'idée d'une aumône, court chez Saint-Simon et l'aborde fièrement en lui disant : « Monsieur, vous avez oublié chez moi de l'argent ; je vous le rapporte. » Plus embarrassé que le donataire, le donateur répond : « C'est vrai, » et, ne sachant comment se tirer de ce mauvais pas, il se résigne à reprendre son argent.

Deux autres hommes devinèrent également le génie de Dupuytren, et lui facilitèrent ses débuts dans la carrière où il brûlait de se signaler : c'étaient le médecin Thouret, frère du constituant, et le fameux chirurgien Boyer. Déjà, en 1801, le jeune Dupuytren, nommé dans un nouveau concours chef des travaux anatomiques, aurait pu

obtenir une belle position en province; mais il tenait à ne pas quitter Paris, et dès qu'une place vacante dans les grands hôpitaux ou les Facultés de département lui était offerte, il jouait le Sixte-Quint, s'excusait modestement sur son insuffisance, et priait ses deux patrons de faire désigner, comme plus dignes et plus capables, les jeunes rivaux qui grandissaient à ses côtés et dont la renommée commençait à inquiéter son ambition. Moins intéressé que lui à dissimuler, Thouret répondit un jour à ceux qui le pressaient d'envoyer son jeune protégé à Montpellier : «Cette ville n'est pas assez riche pour payer un tel homme.»

Enfin s'offrit l'occasion tant désirée d'entrer dans la carrière par la grande porte. Un concours s'ouvrit en 1803 pour une place de chirurgien en second à l'Hôtel-Dieu. Dupuytren, qui avait alors vingt-six ans, combattit contre un redoutable adversaire, M. Roux; l'on dit même qu'il fût sorti vaincu du combat si Boyer, un de ses juges, n'eût travaillé les autres en sa faveur; ce fameux chirurgien voyait, dit-on, dans son protégé le mari futur de sa fille, et l'on assure qu'il ne lui par-

donna jamais de s'être plus tard dérobé à la condition mise à son patronage, la veille même du jour où cette condition devait être remplie (1).

Une fois entré à l'Hôtel-Dieu comme chirurgien-adjoint, Dupuytren, incapable de vivre au second rang, n'eut plus qu'une pensée, devenir chirurgien en chef. Cette position était alors occupée par le vieux Pelletan, qui trouva dans son jeune lieutenant un esprit dévoré de la soif du pouvoir, et disposé à faire subir de rudes assauts à une autorité d'âge et de hiérarchie qui arrêtait l'essor de son talent.

En 1812, la chaire de médecine opératoire étant devenue vacante par la mort de Sabatier, un brillant concours s'ouvrit à cette occasion entre MM. Dupuytren, Roux, Marjolin et Tartra. En vain, dit un écrivain (M. Bourdon), plusieurs de

(1) On doit ajouter que ce refus était de la part de Dupuytren un acte de délicatesse, car il fut principalement déterminé par la répugnance de Mlle Boyer à céder aux volontés de son père, et Dupuytren préféra encourir la haine de son protecteur plutôt que de se prêter à un mariage contraire aux goûts de la jeune personne. Son seul tort fut d'avoir attendu trop tard pour se prononcer, arrêté qu'il était par la crainte d'un éclat que sa temporisation ne fit que rendre plus fâcheux.

ses rivaux le surpassèrent en mémoire, en connaissances, en facilité ; Dupuytren, cette fois encore, resta vainqueur ; on trouva que la rectitude et la maturité puissante de son jugement rachetaient tous ses défauts... Ce fut entre lui et ses compétiteurs comme un vrai combat, tant l'émulation des rivaux dégénéra en animosité ; il y eut des injures, des défis et jusqu'à des cartels échangés. Son principal compétiteur l'ayant, ajoute M. Cruveilhier, attaqué sans ménagement, et finissant par dire que sa thèse portait le cachet de la médiocrité, Dupuytren lui répondit avec tant de mesure, et en même temps avec tant de vigueur ; sa parole, d'abord timide et circonspecte, devint par degrés si pressante, si entraînante, qu'un tonnerre d'applaudissements, parti de tous les bancs de l'amphithéâtre, prouva à son interlocuteur confus qu'il aurait dû respecter le sommeil du lion. »

Cependant l'ambition de Dupuytren n'était pas satisfaite ; l'Hôtel-Dieu ne lui appartenait pas encore. Réduit au rôle d'observateur, il rongeait impatiemment le frein qui l'empêchait de développer ses hautes facultés. Ayant formé le plan

d'une nouvelle opération de ligature de l'artère sous-clavière, une *volonté supérieure*, comme il l'a dit lui-même, s'oppose à ce qu'il applique son procédé et en recueille la gloire ; dès lors il n'a plus de repos qu'il n'ait brisé cette volonté supérieure ; enfin, en 1815, Pelletan obtient sa retraite, qu'il ne demandait pas, et Dupuytren est nommé chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu.

Le voilà maître de la place et libre de se produire enfin dans toute la puissance et dans tout l'éclat de son génie ; jugeant des autres par lui-même, qui ne pouvait supporter de chef, il ne veut ni adjoint ni suppléant, il ne lui faut que des subordonnés. Vainement on veut lui imposer un adjoint, il l'annule, l'humilie, le force à se retirer, et le conseil général des hôpitaux, ce conseil de dictateurs, est obligé de plier devant la volonté impérieuse de Dupuytren ; mais s'il est despote, il compense amplement les inconvénients de son despotisme par l'heureux effet d'un zèle infatigable et d'une incroyable activité. Levé avant le jour, il arrive chaque matin à six heures : chargé seul du service chirurgical de cet immense hospice, il consacre à la visite des salles trois grandes

heures, durant lesquelles il veut tout voir et tout faire par lui-même. Après la visite, il passe à l'amphithéâtre, où il disserte une heure sur les maladies les plus intéressantes qu'il vient d'observer ; après la leçon, il procède aux opérations importantes, et la porte s'ouvre ensuite aux pauvres qui viennent chercher des consultations gratuites ; cela dure jusqu'à onze heures. Le reste de la journée est donné au soin de la clientèle la plus vaste et la plus opulente de Paris, aux devoirs divers de la Faculté, aux mille exigences d'une position éminente et enviée à la ville et aussi à la cour, car Dupuytren paraîtra bientôt à la cour, et il y voudra primer dans sa sphère comme partout.

Telle a été pendant vingt ans la vie de cet illustre chirurgien ; reprenons-la en détail, et commençons par le peindre à l'Hôtel-Dieu.

Les gens du monde visitent peu les hôpitaux et se font difficilement une idée de tout ce que peut inspirer de réflexions une matinée passée à l'Hôtel-Dieu. Les barbouilleurs de papier tels que moi, qui sont obligés de savoir un peu de tout, vont à l'Hôtel-Dieu comme ailleurs, et ils trouvent là, quand ils sont capables de le supporter, un spec-

tacle qui les saisit puissamment et les plonge dans un abîme de pensées.

Figurez-vous de vastes salles proprement tenues, surtout celles qui sont affectées aux femmes, contenant deux et quelquefois trois longues rangées de lits en fer, malheureusement beaucoup trop rapprochés les uns des autres, et tous fermés par des rideaux blancs qui glissent sur des tringles de fer formant le ciel du lit. Derrière ces rideaux se cachent toutes les variétés de maux, d'infirmités, de plaies, qui peuvent affliger l'humaine espèce et particulièrement la population pauvre, si exposée par sa misère, ses durs ou dangereux travaux, sa vie trop souvent déréglée, aux maladies qui sont exclusivement du domaine de la chirurgie.

Au premier aspect, il y a quelque chose d'attendrissant à voir des princes de la science, des hommes distingués par leur fortune, leur position sociale autant que par leur talent, donner gratuitement au pauvre des soins que le riche paie au poids de l'or, s'arrêter devant chacun de ces lits sur lesquels gît un malheureux qui n'a souvent ni famille, ni parents, ni amis, panser eux-mêmes ou

opérer ce prolétaire avec la même sollicitude que s'il était millionnaire, examiner et palper sans dégoût ses plaies les plus dégoûtantes, lui donner enfin tous ces soins dont la répugnance ne peut être surmontée d'ordinaire que par la force des liens du sang, de l'affection ou de l'intérêt. En réfléchissant à cela, on serait d'abord tenté de croire à quelque miracle d'une philanthropie et d'une charité surhumaine ; malheureusement, l'illusion est de courte durée; avant même que le chirurgien ait achevé la visite de son premier malade, l'observateur a déjà reconnu, à travers sa sollicitude scientifique pour le *sujet* plus ou moins intéressant qui s'offre à l'application de son talent, la plus complète indifférence pour l'homme malade qui souffre devant lui.

Faut-il s'étonner de ce fait ? Faut-il, comme quelques-uns, maudire la chirurgie : 1° parce qu'elle est incapable de pleurer sur les maux qu'elle est appelée à guérir ? 2° parce qu'elle soigne gratuitement les pauvres pour poser les bases de la réputation et de la fortune qu'elle devra aux riches? Ce serait, je crois, tomber d'un excès dans un autre. Qu'importe au pauvre le mobile qui fait agir

le chirurgien, pourvu qu'il lui doive son soulagement ou son salut, et ne vaut-il pas mieux, pour lui, être dans les mains d'un praticien habile un *sujet intéressant*, pansé, opéré avec le plus grand soin et guéri par amour de l'art, que de périr sans secours dans son taudis ou entre les mains d'un apprenti ou d'un charlatan? A la vérité on peut objecter ici le côté odieux du *faciamus experimentum in anima vili*, mais la science est aujourd'hui trop avancée, la publicité trop générale, l'œil des confrères ou des élèves trop scrutateur pour qu'un chirurgien dans son hospice se laisse aller sans réflexion, aux dépens des pauvres, à des expériences aventureuses dont l'insuccès compromettrait sa renommée. Enfin, si en échange des soins éclairés et de tous genres qu'il reçoit, on n'imposait pas au pauvre cette seule condition qu'il consentira à être un objet d'enseignement pour un professeur et un objet d'étude pour des élèves, condition penible à la vérité, surtout pour les femmes, mais cependant beaucoup moins pénible qu'on ne le croit, et à laquelle le malade s'habitue dès le second jour, lorsque l'accomplissement en est entourée de toute la décence et

de toute la gravité qu'exige la situation, si une telle condition n'existait pas, comment se transmettrait et se perpétuerait la science?

Quant à l'insensibilité foncière du chirurgien, il faut bien en prendre son parti, car, à part quelques différences de formes, cette insensibilité est la même au lit du riche qu'au lit du pauvre. Il faut bien se résigner à cette idée, encore qu'elle soit singulièrement triste, il faut bien se résigner à cette idée que la première condition pour devenir apte à soulager les maux de l'humanité est de commencer par perdre la faculté de s'en émouvoir. Un chirurgien qui s'attendrirait sur les souffrances de son malade l'opérerait fort mal et risquerait très-fort de le tuer; on ne peut être dominé à la fois par deux sentiments différents. D'ailleurs la sensibilité s'use d'elle-même par l'exercice; pour la faire disparaître, il suffit de vivre longtemps au milieu des maux qui l'excitaient d'abord.

A coup sûr, si quelque chose peut inspirer l'admiration et le respect, c'est bien de voir, dans les mêmes salles où le chirurgien promène impassible son bistouri sur des chairs vivantes, c'est bien

de voir des femmes, de jeunes filles vêtues de blanc, appartenant quelquefois aux classes élevées de la société, servir de garde-malade à ces mêmes pauvres qui ont déjà pour chirurgiens et pour médecins les hommes les plus célèbres de Paris. A coup sûr, rien de plus noblement désintéressé que la conduite de ces pieuses filles, qui viennent là de leur plein gré s'ensevelir toutes vivantes dans un charnier, respirer des miasmes putrides, panser des plaies dégoûtantes et manier des linges infects. Eh bien, au bout de quelques mois d'exercice, la sensibilité est presque aussi émoussée chez elle que chez les chirurgiens ; l'aspect de la souffrance ne les remue plus; elles remplissent leur mission angélique avec la tenue calme et impassible d'un soldat en faction; elles voient avec une tranquillité qui touche de près à l'indifférence la maladie et la mort renouveler chaque jour le personnel de ces lits de douleur, moins occupées des hôtes, qui changent, que du numéro qui ne change point.

Notre nature est ainsi faite ; elle n'est ni assez riche ni assez puissante pour pouvoir cumuler l'émotion intérieure et le sang-froid extérieur, la

sensation toujours rajeunie de la pitié et la pratique constante de l'art de guérir ou de la charité. C'est déjà beaucoup, lorsque cette fleur de sensibilité s'est flétrie au contact des misères humaines, c'est déjà beaucoup qu'elle laisse dans le cœur des racines assez profondes pour le maintenir sympathique à la douleur en général à défaut d'une sympathie spéciale pour chaque douleur en particulier. C'est cette sympathie générale qui se retrouve toujours chez les nobles sœurs hospitalières ; le sentiment de la sainteté de leur mission, la pensée des maux qui les entourent respire constamment dans la gravité décente et calme de leur maintien, dans la douceur affectueuse de leur parole, et dans la touchante mélancolie de leur visage.

Malheureusement, on n'en peut pas dire autant de tous les chirurgiens attachés au service des hôpitaux : il en est quelques-uns qui portent dans l'exercice de leurs fonctions une grossièreté ou une légèreté révoltantes. Ceux-ci parlent aux malades d'un ton brutal ou dédaigneux, les tutoyant indifféremment, quel que soit leur âge ou leur sexe, avec une familiarité du plus mauvais goût; d'autres

bavardent comme des portières autour de chaque lit et sur des sujets parfaitement étrangers au patient, échangeant avec leurs élèves des plaisanteries ou des calembourgs sur la pluie et le beau temps. Presque tous, du reste, quand il s'agit d'opérer, procèdent avec un soin, une attention à épargner au malade le plus de souffrances possible, en un mot avec une conscience irréprochable; il en est aussi plusieurs dont la tenue et le langage sont en parfaite harmonie avec la gravité de leurs fonctions, et ceci me ramène à Dupuytren, qui était sous ce rapport un modèle admirable.

Cet illustre chirurgien, peut-être le plus insensible de tous les chirurgiens passés, présents et futurs, qui, par son caractère malheureux, défiant, irritable, insociable, s'était fait tant d'ennemis, n'avait pas plus tôt posé le pied dans l'asile de douleur, où il régnait en maître souverain, que soudain toute sa personne se trouvait comme revêtue d'un caractère de dignité grave et calme, inspiré tout à fois par le sentiment de ses devoirs et le noble orgueil de sa mission; on l'a souvent accusé de *poser;* il posait en effet, mais il choisissait au moins une belle pose.

Je l'ai déjà montré faisant l'appel des internes et des externes à son entrée dans chaque salle : après l'appel, il commençait sa visite, marchant lentement d'un lit à l'autre, et suivi d'un flot d'élèves qui formaient autour de chaque lit plusieurs rangées de têtes attentives et silencieuses. Il ne tolérait aucune conversation, ne parlait lui-même jamais que dans l'intérêt du service ou de la science, et si quelqu'un, pendant un pansement ou une opération, s'avisait de chuchoter à ses côtés, le maître s'interrompait pour lancer au coupable un coup d'œil qui le réduisait sur-le-champ au silence.

En abordant un nouveau malade, au lieu de se perdre comme plusieurs praticiens dans des interrogations vagues et oiseuses, il lui adressait d'un ton plein de douceur et en le couvant d'un regard affectueux trois questions précises : « Où souffrez-vous ? depuis quand souffrez-vous ? d'où vient votre mal ? » Si le malade lui cachait tout ou partie de la vérité, ce qui malheureusement n'est pas rare, son regard, qui presque toujours à la seule inspection avait deviné le siége et l'origine du mal, son regard devenait sévère, sa voix brusque et

impérieuse ; il rudoyait le malade pour le faire parler, le quittait quelquefois, et ne revenait à la douceur que lorsque la rudesse n'avait pu réussir.

Les petites opérations se font seules sur place ; les opérations plus importantes se font après la visite dans l'amphithéâtre, où l'on transporte le patient sur un lit disposé à cet effet. Petites ou grandes, Dupuytren ne les confiait jamais à d'autres mains que les siennes ; pas un coup de bistouri ne se donnait par un autre que par lui, et pour peu qu'un pansement fût important, il s'en chargeait également lui-même.

Quand il arivait près du lit d'un opéré, d'une jeune fille ou d'un enfant, sa voix et sa physionomie prenaient un accent de douceur extrême, et, tout en exerçant sur eux le magnétisme de son regard, il avait une manière de demander à l'opéré : « Souffrez-vous ? » qui endormait ses douleurs et lui dictait presque toujours une réponse négative. Il excellait encore quand il s'agissait de disposer le malade à consentir à une de ces opérations graves, dont les plus courageux ne supportent point l'idée sans frémir. La persuasion coulait de ses lèvres, et le malade se sentait tout surpris

d'envisager sans peur et comme la fin de ses souffrances ce qui peu d'instants auparavant lui semblait plus affreux que la mort.

Après avoir consacré trois grandes heures à visiter chaque salle, Dupuytren passait dans l'amphithéâtre et commençait son cours de clinique, non point en exposant longuement à propos d'un malade telle ou telle généralité pathologique, mais en passant en revue les cas les plus intéressants qu'avait présentés la visite des salles, en signalant à l'attention les cas obscurs ou douteux, exposant les motifs de la conduite qu'il avait suivie ou qu'il se proposait de suivre, dévoilant l'issue probable de telle ou telle maladie abandonnée à elle-même, les avantages ou les inconvénients de tel ou tel traitement, et presque toujours l'événement justifiait ses prévisions.

Enfin venait la partie la plus horrible ou la plus intéressante du métier, les amputations ou désarticulations de membres ; les extirpations de cancer, l'extraction des calculs vésicaux, les réductions de hernies, etc., etc. Le patient était apporté et couché sur le lit de misère; les aides se disposaient autour de lui pour contenir ses convul-

sions, et, devant quatre ou cinq cents personnes, Dupuytren opérait.

« C'est là, dit M. Cruveilhier, qu'il est admirable; rien n'est donné ni à la précipitation ni au hasard; pas un mouvement, pas un coup de bistouri qui n'ait un but : le brillant, l'élégance, la rapidité de l'action, tout est sacrifié à la sûreté. »

« Dupuytren, dit M. Vidal, paraissait peu gracieux en opérant; c'est qu'il n'oubliait jamais son rôle de professeur de clinique; non-seulement il choisissait la position la plus favorable aux spectateurs, mais il avait un tel sang-froid qu'il expliquait les divers temps de l'opération à mesure qu'il les exécutait. »

« Il pouvait, dit M. Cruveilhier, causer avec le malade, qu'il encourageait, et avec les élèves, auxquels il rendait compte des circonstances les plus remarquables. Il n'était jamais plus beau que lorsqu'il rencontrait quelques difficultés imprévues ou lorsqu'il survenait un accident grave pouvant compromettre immédiatement la vie du malade. Alors on le voyait tantôt continuer l'opération avec un sang-froid imperturbable, comme si tout avait été prévu, tantôt s'interrompre et faire part aux assistants de ce qui se passait, évitant avec un tact admirable de rien dire ni de rien faire qui pût alarmer le malade, et à l'instant il prenait un parti décisif. Dans ces moments critiques où l'art de bien dire semblait le disputer à l'art de bien faire, où les facultés d'un homme puissamment organisé aux prises avec une position extrême semblaient s'exalter en proportion du danger, où, maître de lui-même, Dupuytren concentrait toutes ses craintes pour ne laisser paraître que l'espérance, où, sur sa belle et noble tête, à laquelle

tant de sentiments divers donnaient une expression sublime, reposait la vie d'un homme, où tout un amphithéâtre, les yeux fixés sur le lit de douleur, attendait avec anxiété l'issue de cette espèce de duel entre un art conservateur et une mort imminente, Dupuytren était plus qu'un homme, c'était le dieu de la chirurgie.

« Faut-il donc s'étonner si Dupuytren inspirait autour de lui ce sentiment involontaire de respect et d'admiration qui nous saisit à l'aspect du génie? Faut-il s'étonner si les fidèles de l'Hôtel-Dieu imitaient, sans s'en douter, ses poses, ses habitudes de langage, sa manière de couper, d'accentuer les phrases, et si *l'habit vert* de Dupuytren est devenu classique parmi les jeunes chirurgiens comme le petit chapeau de Napoléon parmi les hommes de guerre? »

La supériorité de Dupuytren a été quelquefois contestée comme professeur ou comme écrivain; quelques-uns, lui refusant le génie de l'invention, l'ont relégué dans la catégorie des hommes purement pratiques, mais il est une qualité précieuse possédée par lui à un si haut, à un si étonnant degré, que ses détracteurs eux-mêmes ont été forcés de reconnaître que, sous ce rapport, il n'avait peut-être pas son pareil en Europe; je veux parler de cette faculté d'intuition, de divination, en quelque sorte, du siége et de la nature d'une maladie, que les hommes de l'art appellent le *diagnostic*.

Les deux écrits de M. Cruveilhier et de M. Vidal offrent plusieurs exemples étonnants du diagnostic de Dupuytren ; je n'en citerai qu'un.

Un homme, qui avait reçu depuis longtemps un coup à la tête, se présente à l'Hôtel-Dieu avec des symptômes cérébraux. Rien ne paraît clair touchant la nature et le siége précis de la lésion ; Dupuytren examine le malade et ordonne à ses aides surpris de préparer tout pour l'opération du trépan. L'os est scié, rien au-dessous ; il incise la dure-mère, cette membrane paraît saine, rien sous la dure-mère ; c'est alors que Dupuytren, par un trait de hardiesse dont on a peu d'exemples dans l'histoire de la chirurgie, ose plonger son bistouri dans la substance même du cerveau, et à l'instant un flot de pus jaillit par la voie qui lui est ouverte aux yeux des spectateurs étonnés et éblouis. L'illustre chirurgien avait diagnostiqué ou plutôt deviné un abcès dans la substance cérébrale.

A cette pénétration Dupuytren joignait une incroyable force d'âme ; préservé par son génie même de la manie opératoire, qui envahit souvent des praticiens distingués, et les pousse à abuser

du bistouri en se trompant sur la mesure des forces vitales, l'illustre chirurgien de l'Hôtel-Dieu n'opérait pour ainsi dire qu'à son corps défendant, et après avoir longtemps balancé les chances de succès et d'insuccès ; mais, une fois à l'œuvre, nul accident, nul malheur imprévus ne pouvaient le troubler. Un jour, une jeune fille, brillante de santé, se présente à la consultation pour être débarrassée d'une loupe graisseuse sous-cutanée qu'elle portait à la nuque ; tandis que Dupuytren procède à cette opération, qui paraissait fort simple, un petit bruit semblable au lapement d'un chien se fait entendre ; la malade pâlit, perd connaissance, et meurt comme frappée de la foudre. Cette scène se passait dans le grand amphithéâtre, devant cinq cents personnes ; qu'on juge de l'émotion produite par une telle catastrophe : on se lève, on se presse, on s'agite, on se demande quelle a pu en être la cause. Ce n'est pas l'effroi, la malade a sollicité elle-même l'opération ; ce n'est pas la douleur, elle n'a poussé aucun cri ; ce n'est pas la perte de sang, il s'en est écoulé à peine quelques cuillerées. Tout le monde se perd en conjectures, et, au milieu de l'agitation géné-

rale, Dupuytren, calme, silencieux, attache sur cette jeune fille si subitement transformée en cadavre un regard obstiné et impérieux, qui semble sommer la mort de lui donner le secret de sa brusque invasion. Tout à coup son œil s'illumine; il se redresse, il a deviné, et cette découverte tardive, mais conquise pour l'avenir de l'art, est un trait de génie ; la malade est morte par l'introduction de l'air dans les veines. Pour la première fois il est démontré que, dans les opérations pratiquées aux environs de la poitrine, lorsqu'une veine est ouverte et tiraillée, l'air peut pénétrer dans le vaisseau béant, glisser jusqu'au cœur, et amener la mort. Et voilà Dupuytren qui, passionné par sa découverte, oubliant le cadavre encore chaud étendu devant lui, se met à haranguer la foule, et tire de cette circonstance jusque-là inouïe une de ses plus belles leçons. Cette leçon improvisée fut admirable, dit M. Bourdon, qui y assistait, et l'autopsie de la malheureuse qui en avait été le sujet, en montrant les cavités du cœur remplies d'air, vint confirmer l'opinion du professeur.

Le même homme, dont le cœur pouvait être ainsi cuirassé par l'amour de l'art, se montrait

dans d'autres circonstances aimable, bon et presque naïf, peut-être aussi par amour de l'art. Ainsi, on le voyait souvent, après avoir opéré de la cataracte congéniale de petits enfants, aveugles de naissance, s'amuser à faire l'éducation de la vue chez ses petits malades, qui, pouvant *voir*, ne savaient pas encore *regarder*, leur lier les bras afin qu'ils fussent obligés de se servir de leurs yeux; les placer à l'extrémité d'une salle, se placer à l'autre, les appeler à lui, les encourager, jouir de leur embarras, et les caresser avec une effusion toute paternelle, lorsqu'ils étaient enfin parvenus jusque dans ses bras.

Comme écrivain, Dupuytren, absorbé par les exigences d'une clientèle immense, n'a pas eu le temps de donner toute sa mesure dans un ouvrage doctrinal; il n'a laissé que des mémoires précieux sur des points importants de la science. Ses adversaires ont dit qu'il ne savait pas écrire. Je ne suis pas compétent pour apprécier son style médical, mais il est certain que si le rapport présenté par lui à la Chambre des Pairs, sur la mort du duc de Berry, dont il fut appelé à soulager l'agonie, est bien de lui, non-seulement il savait écrire,

mais il avait toutes les qualités d'un grand écrivain. Car ce rapport est un admirable tableau, dont tous les historiens de la Restauration ont eu soin d'orner leur récit, et qui est devenu en quelque sorte inséparable de l'histoire de cette époque.

Mais ses nombreux travaux de détail, ses découvertes importantes, l'influence énorme qu'il a exercée pendant vingt ans comme professeur et chef d'école, présentent un ensemble assez imposant pour compenser peut-être l'absence de traités généraux sur la science chirurgicale.

Avec tous ces talents, avec toute cette gloire, avec une fortune de prince qu'il ne devait qu'à lui-même, Dupuytren a été un des hommes les plus malheureux de son temps : c'était le Jean-Jacques Rousseau de la chirurgie. La défiance et l'amertume rongeaient son cœur, empoisonnaient sa vie.

Dans sa monomanie misanthropique, il ne voyait partout qu'ennemis acharnés à lui nuire, il se croyait espionné et poursuivi par eux jusque dans l'intérieur de sa maison ; la moindre critique du moindre écolier lui semblait le résultat d'une vaste machination : et cette persuasion fatale, en le rendant trop souvent morose, brusque, emporté, vin-

dicatif et injuste, avait pour conséquence naturelle de faire naître une partie des inimitiés qu'il supposait. Aussi Dupuytren avait-il peu d'amis, et s'était-il, à la longue, créé beaucoup d'ennemis. Son bonheur domestique ne résista pas à la fâcheuse influence de son caractère ; il fut cruellement troublé. Malheureux comme époux, l'illustre chirurgien concentra toutes ses affections dans sa fille unique, mariée aujourd'hui à M. le comte de Beaumont, pair de France.

La révolution de Juillet offrit à son talent une belle occasion de s'exercer sur les plaies d'armes à feu, mais elle lui fut médiocrement agréable. Il avait été honoré de la faveur toute particulière de Charles X, qui l'avait décoré du titre de baron et nommé son premier chirurgien ; sa position à la cour lui avait même valu, de la part des petits journaux de l'opposition, plus d'un brocard qu'il avait gardé sur le cœur ; aussi ne vit-il pas sans regret le triomphe du libéralisme.

C'est peut-être cette répugnance qui fit naître en lui une velléité de s'essayer dans la carrière politique. Aux élections qui suivirent la révolution de Juillet, il fit un voyage dans son département et se

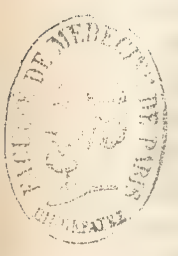
présenta comme candidat au collége électoral de Saint-Yrieix ; porté et soutenu, si j'ai bonne mémoire, par le parti légitimiste, il eut le déplaisir de se voir préférer un candidat dont le succès dut le blesser doublement, car ce rival heureux était un médecin de campagne qui ne le valait sous aucun rapport. Dégoûté par cet échec de toute tentative ultérieure, il retourna à ses travaux, et pendant quelque temps encore, jusqu'en novembre 1833, on le vit à l'Hôtel-Dieu conquérir de nouveaux titres à l'admiration de ses collègues et de ses élèves.

Cependant les fatigues d'une vie effrayante d'activité et peut-être plus encore les peines réelles ou imaginaires dont son esprit était constamment obsédé avaient fini par miner la constitution de fer de Dupuytren ; des symptômes d'affaiblissement se manifestèrent ; un des plus graves pour ses élèves fut de voir l'illustre dictateur consentir à partager avec MM. Breschet et Sanson le service de l'Hôtel-Dieu. Mais il n'en resta pas moins le maître suprême, dirigeant tout et disposé à ne reculer que devant la mort ; elle ne tarda pas à lui faire sentir son approche.

Un jour qu'il faisait sa leçon, il sent tout à coup le côté droit de sa figure frappé de paralysie; sa bouche se dévie, il ne peut plus fermer l'œil droit; à ce signe il reconnaît une apoplexie imminente; persuadé que la paralysie va gagner tous les membres du même côté, il se prépare à faire une vigoureuse résistance; saisissant de la main gauche sa mâchoire qui se dévie, il la contient fortement, et, d'une voix ferme, quoique altérée par le passage de l'air qui s'échappe irrésistiblement de sa poitrine, avec un calme effrayant, il continue sa leçon jusqu'au bout, donnant ainsi à ses élèves stupéfaits le spectacle imposant d'une âme indomptable aux prises avec une attaque d'apoplexie. Cet héroïsme chirurgical vaut bien celui du champ de bataille.

Cependant, pour être un instant comprimée, l'apoplexie n'était pas vaincue; elle le frappa trois fois, et la troisième fois il sentit qu'il fallait rendre les armes. Dans l'intervalle des attaques, il avait eu successivement recours à un voyage en Italie et aux bains de Tréport; il revint de cette dernière excursion plus affaibli que jamais, et il ne songea plus qu'à mourir en digne chef de

la chirurgie française ; conservant jusqu'au dernier moment toute sa présence d'esprit pour suivre comme pas à pas le travail de dissolution qui s'opérait en lui, disposant tout pour son autopsie, discutant d'avance la nature et le siége des lésions qu'elle ferait découvrir, parfois reprenant un peu à l'espérance et plus souvent encore se réjouissant d'en finir avec la vie, qui avait été, disait-il, si amère pour lui ; s'occupant ensuite des intérêts de cette partie de la science qu'il avait le plus contribué à propager, et léguant dans ce but à la faculté de médecine *deux cent mille francs*, qui ont servi à fonder le fameux musée d'anatomie pathologique connu sous le nom de *Musée Dupuytren*. Enfin, le 8 février 1835, à quatre heures du matin, il expira ; il avait à peine cinquante-sept ans, étant né le 6 octobre 1777. Sa mort occupa la presse pendant plusieurs jours ; un cortége immense l'accompagna à sa dernière demeure, où ses élèves le portèrent sur leurs épaules, et l'histoire dut ajouter un nom de plus à la liste déjà si longue des génies malheureux.



L'ESPAGNE en 1843 et 1844. Lettres sur les mœurs politiques et les dernières révolutions de ce pays, par J. Tanski, ex-capitaine de la légion étrangère ; 1 beau volume in-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

HISTOIRE RÉGIMENTAIRE ET DIVISIONNAIRE **DE L'ARMÉE D'ITALIE**, commandée par le général Bonaparte; historiques des demi-brigades, rédigés en vertu des ordres du général en chef, — avec une carte dressée spécialement pour l'intelligence du texte. 1 beau vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

BIBLIOTHÈQUE DES SCIENCES ET DES ARTS, à 1 fr. le vol., avec pl. sur bois et sur acier. — Art d'étudier, 1 v. — Chimie générale et appliquée aux arts, à l'agriculture et à la médecine, 15 v. — Principes généraux de commerce, 1. — Géographie physique, 1 v. — Révolutions du globe, 2 v. — Fossiles, 2. — Eléments de Botanique, 2. — Physique générale et appliquée aux arts, 5 v. — Machines à vapeur, 3 v. — Marine, 2 v. — Mécanique générale et appliquée, 4 v. — Le secret de l'invention dans les sciences et les arts, 1 v. — Tables de logarithmes, 1 v. — Tenue des livres, 1. — Banque, Bourse, Fonds publics, 1 v. — Géométrie, 2. — Arithmétique, 1. — Amusements de chimie, 1.

COURS D'ANGLAIS, par l'auteur du *Nouveau Magasin des Enfants*. 1 vol. gr. in-18, et 72 cartes contenant des exercices en français et en anglais ; le tout renfermé dans une jolie boîte de carton. Prix : 5 fr.

LA VIERGE, HISTOIRE DE LA MÈRE DE DIEU, par l'abbé Orsini. 2 beaux vol. gr. in-8° jésus, texte encadré, ornés de 15 gravures sur acier, et d'environ 300 vignettes sur bois, par les meilleurs artistes. Prix : 32 fr. (64 livr. à 50 c.).

HISTOIRES ET PARABOLES du P. Bonaventure Giraudeau, illustrées par Emile Wattier et Ed. Frère ; avec une notice inédite sur la vie et les écrits de l'auteur, et des pensées et maximes de son Evangile médité, mises en leçons par son neveu, E. A. Giraudeau. 1 beau vol. format Charpentier. Prix : 3 fr. 50 c. *Le même*, également illustré, in-8°, papier superfin. Prix : 6 fr.

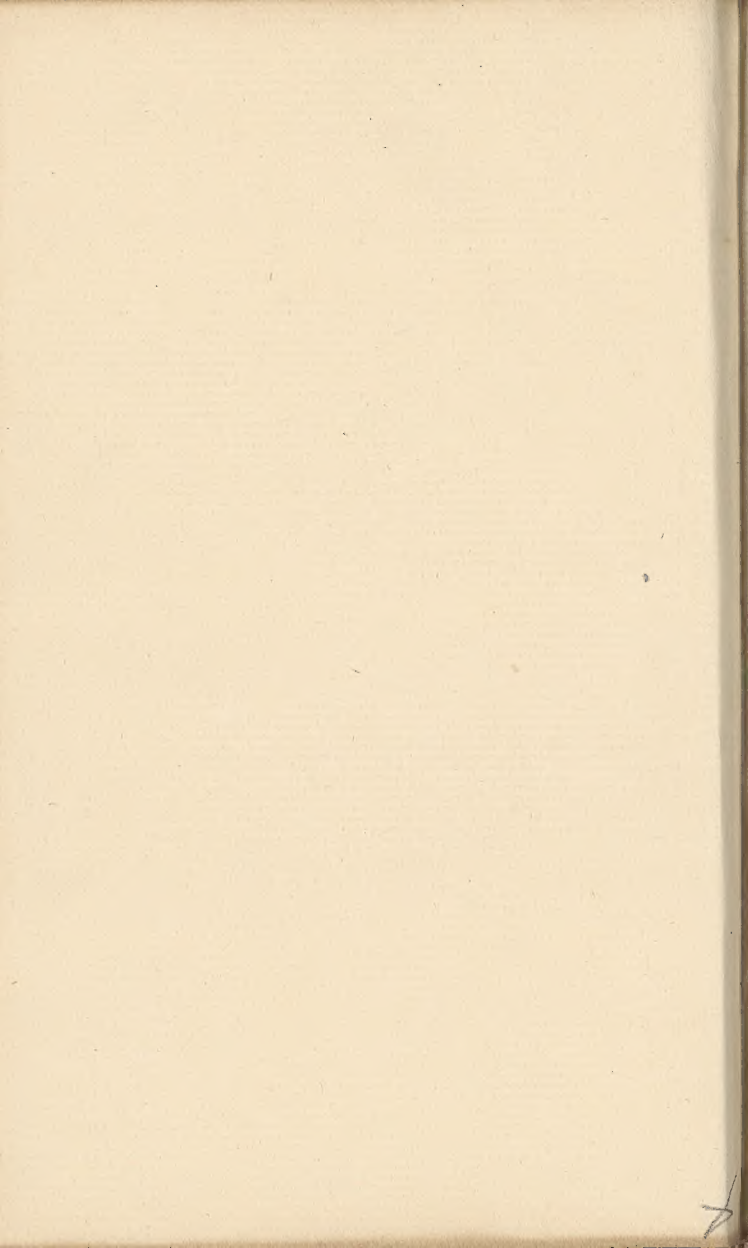
LE **PATER MÉDITÉ**, douze explications de l'Oraison dominicale, adaptées aux principaux exercices de la vie chrétienne, suivies de conseils aux jeunes personnes qui font leur entrée dans le monde; par M. l'abbé Herbet, chanoine honoraire d'Amiens. 1 joli vol. grand in-32 jésus, texte encadré, orné de 8 belles gravures en taille-douce. Prix : 2 fr. 25 cent..

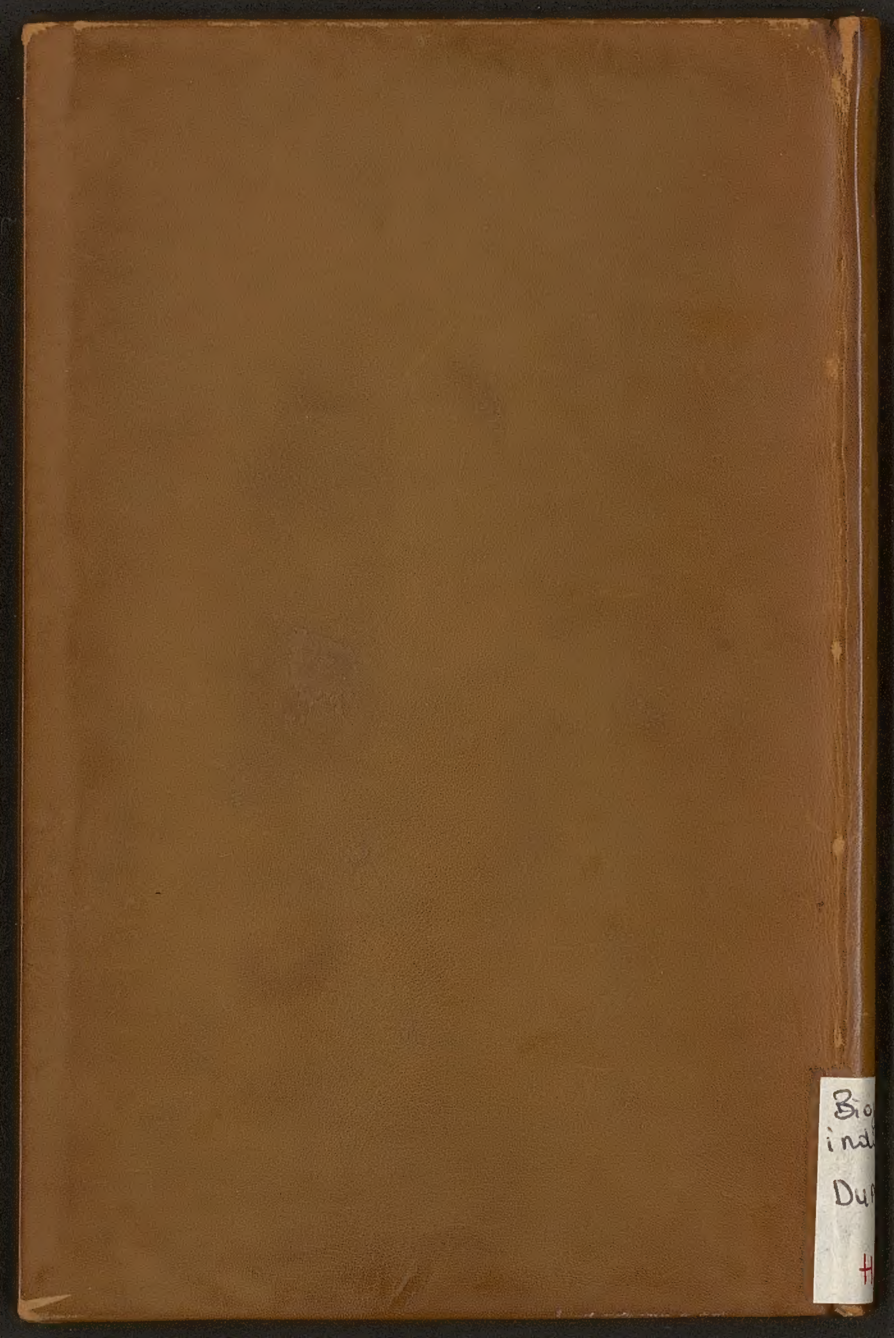
GLANES, par Mlle Louise Bertin ; ouvrage couronné par l'Académie Française. 1 vol. in-8°. Prix : 5 fr.

LES HEURES DE L'HOMME SAGE, par M. l'abbé Omer Maurette. 1 vol. in-8°. Prix : 5 fr.

QUELQUES MOTS SUR LES JESUITES, par un Membre de l'Université. 1 vol. in-12. Prix : 1 fr. 60 c.

INSPIRATIONS RELIGIEUSES., par M. le marquis d'A. In-8°. Prix : 1 fr.




Bio
indi
Du
H